

## TOUJOURS AU LEURRE

Par Michaël Rochoy (<http://mimiryudo.free.fr/nouvelles.html>)

A Augustine.

Un doux vent soufflait sur la mer, et m'envoyait du sel dans les yeux.  
Fichue journée.

Sur un plan purement théorique, il n'y a rien de tel qu'un jeudi pour aller pêcher. La plage est calme, la mer déserte. Le week-end, le bruit des touristes et autres baigneurs fait fuir le poisson, et les badauds prennent le large pour amorcer le poisson que vous cherchiez à attirer dans vos filets depuis une heure. Le jeudi, personne ne désamorce votre pêche, qui peut carrément se révéler explosive...

En réalité, aucun jour n'est bon pour pêcher. Quoique vous fassiez, où que vous soyez, ce sera le sable dans les yeux, la pluie sur les cheveux, le crachin, le vent, la brise, le rhume, les appâts gluants, le poisson agité, la perte d'équilibre au bord du bateau lors du bras de fer marin, la ligne qui casse, la carpe froide et humide qui vous fouette avec sa queue, ses yeux vitreux qui semblent vous demander où se trouve le point d'eau le plus proche et si par hasard vous pourriez l'y déposer.

On peut apprécier la pêche pour la tranquillité inhérente, pour la préparation minutieuse de l'hameçon, pour la beauté d'un lancer, certes. Mais personne de censé ne peut aimer prendre un poisson.

Toutefois, comme la mauvaise herbe qu'on s'échine à arracher après avoir emménagé quelque part avant de décider l'été suivant que les trèfles, pissenlits et orties sont d'une folle originalité décorative, on finit par s'habituer au poisson quand on pêche régulièrement et qu'on a la malchance de faire des touches. Pour ma part, j'ai même déjà lutté contre des carnassiers, gros poissons aux dents acérées.

Bien sûr, on peut relâcher le poisson, faire du no-kill ; mais le problème de la pêche où on ne capture rien, c'est que les autres pêcheurs sur le port vous regardent revenir d'un air contrit et faussement compatissant quant à la « bredouille » qu'ils connaissent de nom, comme une vieille légende contée par un grand-oncle dans leur enfance.

Insupportable dilemme de mon loisir du jeudi : ferrer ou être raillé.

J'avais pris le large à bord de 644023BL, mon bateau de pêche rayé blanc, bleu et au nom de baptême imprononçable. Je poursuivais mon escapade vers les falaises. J'aurais pu me promener sur le sable, me rafraîchir au bord de l'eau, m'asseoir et contempler le paysage. Ne rien faire, être libre. A la place, j'avais choisi de profiter de ma solitude maritime.

Je ne suis pas un grand amateur de la pêche au vif, qui nécessite de sacrifier des petites fritures pour attraper des carnassiers. Moi, ce que j'aime, c'est le leurre.

Le principe est simple et répond à la question fondamentale : que mange mon repas ? Quelle forme, quelle taille, quel mouvement, quelle vitesse, quelle vibration, quelle luminosité, quelle couleur, quelle profondeur, quel milieu, quel mouvement, quelle habitude, quel milieu... Si on ne renseigne pas auparavant, on ne peut pas bluffer. La pêche au leurre, c'est une partie de poker à l'iode.

Pour ma navigation, j'embarquais à bord une canne courte de deux mètres, précise et aérienne, avec un moulinet léger pour des lancers dynamiques. J'avais également avec moi une épuisette pour carnassiers avec un filet en nylon doux sans nœud de quarante cm d'ouverture ; pas le genre à pêcher du poisson record, plutôt à saisir une petite carpe (une

carpette pour ainsi dire) qu'on pourrait aussi bien retirer en « fish-grip », pour peu qu'on se sente l'âme et l'appétit d'un Robinson Crusoë, et qu'on se fiche des toxines libérées par l'animal stressé.

Sous le banc de la barque, il y avait plusieurs sortes de leurres : poissons nageurs de surface ou de profondeur, leurres souples, cuillères tournantes ou ondulantes. Tous sont plutôt efficaces, hélas.

J'avais toutefois opté pour un nouvel appât. Appelez-le spinnerbait, buzzbait ou jig ; il ressemblait physiquement à des fils flottant dans l'eau comme les tresses d'une jupe de poupée vaudou à la dérive, avec à l'intérieur de la jupe un objet volumineux à forme de poire.

Une fois n'est pas coutume : ce jour-là, j'espérais que ça morde.

Patience...

Au loin, je voyais les nappes d'eau qui poursuivaient leur retrait de la Manche, donnant l'amusante illusion d'alimenter cette indicible quantité d'eau. Sur la plage se trouvaient mon cousin Robert, son fils et leur chien, qui se promenaient près du tracteur et de la remorque en profitant du soleil estival. Quelques heures auparavant, ils m'avaient aidé à mettre le bateau à flot.

Les manœuvres avaient pris un certain temps, pendant lequel il avait fallu s'assurer de l'efficacité du freinage du porte-bateau, enlever les jantes, surveiller la pression des pneus, tâter les boulonneries zinguées, si sensibles au sel marin, puis avancer la remorque vers la mer montante, désangler le bateau, et enfin laisser Archimède le porter.

C'est un rituel plus complexe et minutieux qu'il n'y paraît, mais j'aime la sécurité qu'il promet.

Robert et son fils suivaient des yeux un bateau se dirigeant vers ma barque. Là où ils se trouvaient, ils ne pouvaient pas voir qu'il s'agissait d'une embarcation policière.

— Police maritime.

— Je vois ça, répondis-je.

— Avez-vous aperçu quelque chose de suspect en mer aujourd'hui ?

Au large, tout est suspect. Surtout si vous connaissez les *Dents de la mer*.

— Non, rien ni personne.

— On va devoir procéder à la fouille de votre bateau.

— Bien s...

La ligne s'était tendue. Le flotteur avait coulé, c'était le moment de donner du fil, pour continuer à mentir au poisson, poursuivre le leurre.

Les policiers me regardaient ferrer. J'avais tiré si fort à l'arrière que j'eus l'impression que tout s'était distendu dans mon épaule, comme si en terme de place mon articulation était passée de boîte d'allumette à coffre-fort suisse.

Le duel ne dura que quelques instants, le poisson arriva finalement au bord de la barque. Je le pris à l'épuisette pour limiter au maximum les contacts avec sa chair froide.

Je me retournai vers les policiers. Un des deux semblait admiratif de ma modeste prise.

— Excusez-moi, ça mordait.

— Belle prise.

— On va quand même devoir fouiller votre bateau, grogna le deuxième.

— Je vous en prie.

Tandis qu'ils montaient périlleusement à bord, je leur demandai ce que la police recherchait en pleine mer.

— Il y a eu un vol de poire de Golconde aujourd'hui.

— Nous avons bloqué les routes, surveillé les gares et aéroports. Dans le doute, on a été envoyé sur la mer aussi.

— Pour une poire ?

Le marché du fruit bio représentait certes un commerce juteux, mais il y avait encore une étape à franchir avant qu'il ne puisse justifier une telle entrave à la circulation.

— La poire de Golconde est un diamant qui a été dérobé au musée de la joaillerie ce midi.

— Oh, d'accord, fis-je étonné. Faites donc.

Ils n'avaient pas attendu mon invitation pour retourner mes appâts.

— Et vous n'avez pas d'image de caméra de sécurité, ou quelque chose pour identif...

— Non, m'interrompit le policier qui se fichait de ma prise mais la regardait maintenant d'un œil suspicieux. La caméra a été détruite avant.

— Mais, si je comprends bien, vous pensez que je pourrais être le voleur ? Si ça avait été le cas, croyez bien que j'aurais opté pour le train plutôt que ces planches de bois humides !

— Les trains sont déjà sous surveillance. La mer, c'est plus difficile, et comme vous dites, personne ne s'attend à ce que le voleur ne fuie par ici... C'est peut être un bon argument, justement.

— Sauf s'il se dit que c'est un bon argument. Justement.

J'aime bien quand on pense au troisième degré.

— Dites-moi, s'enquit le jeune policier, louchant toujours sur le poisson qui lui rendait avec grâce son regard, quel appât avez-vous utilisé ?

— Un truc avec des fils.

— Et sous les fils ? Est-ce qu'il y avait une poire de Golconde ?

— J'appâte rarement avec des diamants. J'emploie plus volontiers des rubis et des saphirs, mais un diamant c'est enco... Eh non, arrêtez !

Trop tard. La pointe du couteau du policier avait ouvert le poisson. Il regardait dans sa gueule, déçu.

— Tant que vous y êtes, vous pouvez aussi le vider. Ca sera toujours ça de fait pour m'avancer.

Nos échanges s'arrêtèrent là. Les policiers finirent leur fouille, puis repartirent, bredouilles.

Je rentrai à leur suite. On m'avait vu en mer, c'était l'essentiel. Cette fois, la marée était descendante, le sable mouillé et croustillant sous le pas.

Robert m'attendait dans le tracteur, son chien gambadant au bord de l'eau. Son fils vint m'aider pour les manœuvres habituelles, mais je préfèrai les refaire seul, et je ne lui laissai donc que l'épuisette à porter.

Avant de repartir vers la route, il fallait une nouvelle fois s'assurer que les freins, les boulonneries, la sangle et les pneus du porte-bateau étaient en état de fonctionnement.

Sans oublier, évidemment, de jeter un dernier coup d'œil derrière la jante. La poire de Golconde était bien en place, au moins jusqu'à ma prochaine escapade où je ne manquerai pas de l'emmener bien au-delà des falaises...

Finalement, la pêche n'est pas si mal, quand elle n'est qu'un simple leurre.



*(Photo de Bernard Masquelier, Cap Gris-Nez, utilisée dans le cadre du concours d'Anzin-Saint-Aubin 2011)*